

Situation des lettres françaises de Belgique

Marcel Voisin

Number 35, October 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56478ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Voisin, M. (1979). Situation des lettres françaises de Belgique. *Québec français*, (35), 51–53.

Situation des lettres françaises de Belgique

Nous sommes heureux de reproduire pour les lecteurs de Québec français un article qui nous vient de Belgique, dans lequel Marcel Voisin brosse à grands traits la situation actuelle de la littérature française de Belgique et cerne les enjeux qui se posent aux écrivains de là-bas. L'auteur, professeur à l'université de Mons, est très actif au sein de la Société Belge des Professeurs de Français et est membre du bureau de la Fédération Internationale des Professeurs de Français.

Il me paraît sain d'énoncer quelques préliminaires à cette modeste réflexion qu'on espère prospective et qui ne peut en aucun cas prétendre à la valeur d'un bilan ou d'un panorama exhaustif.

Tout d'abord, une considération générale: sans affirmer que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes — loin de là — il serait naïf de « découvrir » l'ambiguïté et les difficultés « actuelles » du statut de l'écrivain. C'est manquer singulièrement de perspective historique et d'analyse sociologique. Songeons qu'à Rome, il fut parfois un esclave choyé et que dans notre tradition culturelle il procède du jongleur médiéval, souvent devenu ménestrel à partir du XIV^e siècle avant de devenir l'écrivain courtisan. Il fut donc toujours confronté au dilemme illustré par la fable de La Fontaine: « Le Loup et le Chien »!

Une autre: toute tentative de création artistique me paraît estimable en soi. Cela vaut mieux que la drogue, les calmants, les conduites suicidaires ou l'intervention du psychiatre! Seuls sont risibles les Mascarilles, les Orontes et autres Trissotins, les artistes ratés qui se prennent au sérieux. Mais l'encouragement culturel ne peut pas passer par la prise en charge publique, de façon quasi automatique, de tout « écrivain » dans ses pires élucubrations ou fantaisies. Il est toujours difficile de préciser les valeurs artistiques mais, dans une saine gestion du bien public, les non-valeurs patentes ne peuvent être prises en charge par la communauté. Remar-

quons que souvent « la rogne et la grogne » se manifestent en raison inverse du talent...

Ensuite, deux ou trois considérations plus particulières. Ayons le courage de reconnaître que le fait littéraire ne passe pas forcément par le fait politique au sens étroit ou nationaliste du terme. C'est un écrivain de mère wallonne, né à Munich, installé à Bruxelles, qui réussit, à partir d'un héros populaire allemand, une épopée flamande écrite en français et devenue un chef-d'œuvre de renom international qui illustre les lettres françaises¹. Inversement, des intellectuels d'origine flamande deviennent des pionniers et des piliers des premières lettres françaises de Belgique qu'ils consacrent à Paris et sur la scène internationale². Et pendant ce temps, Bruxelles fut et demeure le creuset de la vie littéraire de la communauté francophone qui y conserve sa plus grande densité. S'y marient de façon curieuse et originale les influences du Nord et du Sud du pays³.

D'autre part, le monde littéraire français, ce n'est pas neuf, est pourri par les coteries, les modes et les « terrorismes » intellectuels. La communauté française de Belgique en est forcément contaminée et il n'est pas toujours facile de prendre ses distances et de « raison garder ». D'autant que nos compatriotes se libèrent difficilement d'un complexe d'infériorité assorti d'une fascination à l'égard de Paris. Être soi, oser être soi est pourtant la seule voie, mais si ardue que

seuls les tempéraments les plus solides se risquent à l'emprunter...

Dialectique de l'enracinement et de l'universalité

À présent que les caractères propres des diverses régions francophones commencent à être reconnus, même à Paris, et qu'ils ne cessent de s'affirmer comme autant de richesses de la culture française, il serait sot de renier ses racines et de faire fi du milieu wallon⁴ autant que du climat francophone bruxellois marqué par le cosmopolitisme de la capitale de l'Europe.

Tout homme susceptible de s'épanouir est enraciné ou animé par une volonté d'enracinement. Toute œuvre importante l'est également. C'est le terreau nécessaire du processus de création authentique. Malgré sa carrière à l'étranger et ses succès mondiaux, SIMENON reste marqué par son enfance liégeoise tout comme PLISNIER par sa jeunesse hennuyère en dépit de choix internationalistes. Plus près de nous, Conrad DETREZ touche un public international par une autobiographie qui magnifie, par la vision et le style, autant l'humble terroir originel que les expériences exotiques.

Une littérature française de Belgique peut donc se souvenir du sol, des hommes, des mœurs et des parlers de chez nous. Mieux, elle peut y trouver sa matière première et son style particulier. Mais à condition de transcender ses sources par une vision de portée universelle. Tel est le prix du chef-d'œuvre.

Ce qui n'exclut pas les mérites, plus modestes mais tangibles et utiles, du régionalisme dont la diffusion est forcément restreinte mais qui répond à une attente d'un certain public. Il arrive qu'il

C'est en osant être eux-mêmes, en accord avec leur inspiration — elle-même reflétant le milieu, l'esprit et l'histoire — et en tenant compte des objectifs et des moyens de notre communauté culturelle que nos écrivains peuvent réussir leur percée chez nous comme à l'étranger.

serve de tremplin pour l'auteur comme pour le lecteur et qu'il offre des œuvres durables⁵.

Il convient de concevoir l'ensemble de la production littéraire comme des strates de qualité et de nature diverses mais qui se supportent, voire se nourrissent, mutuellement et constituent ensemble le terrain de notre vie littéraire. Dans une telle conception, on éviterait la confusion des valeurs, toujours préjudiciable, mais aussi les mépris et les ostracismes appauvrissants.

D'un point de vue culturel, il est de loin préférable que le public le plus large participe aux aventures du héros local, aux œuvres liées à son expérience quotidienne que de subir la dépersonnalisation menée à l'échelle industrielle des séries noires ou roses conçues selon des recettes insipides et des procédés passe-partout.

Il serait important de purifier et de promouvoir ce que Jean-Marie KLIN-KENBERG a appelé « l'écriture littéraire spécifique au territoire de la Belgique ». S'inspirer d'un modèle n'est pas le copier. Reconnaître une influence n'est pas s'installer à sa remorque comme l'ont prouvé avec éclat Camille LEMONNIER ou Émile VERHAEREN. Évoluer, actualiser n'est pas non plus gober toutes les mouches futiles du snobisme. L'avenir n'appartient jamais aux modes. Être strictement de sa génération, c'est passer avec elle!

Écoutons Robert VIVIER : « Ce goût de la mesure du vrai, allié souvent au sens poétique ainsi qu'à la vibration humaine, voilà qui pourrait fournir une formule assez acceptable de notre littérature francophone. »⁶ Une littérature qui est loin d'être négligeable au sein de la communauté mondiale francophone⁷.

C'est en osant être eux-mêmes, en accord avec leur inspiration — elle-même reflétant le milieu, l'esprit et l'histoire — et en tenant compte des objectifs et des moyens de notre communauté culturelle que nos écrivains peuvent réussir leur percée chez nous comme à l'étranger.

Exprimer une sensibilité et une culture propres

Il faudrait arriver à réussir dans les lettres ce que quelques chanteurs ont

réussi: Paul LOUKA, Julos BEAU-CARNE, ANCIAUX, etc. C'est-à-dire trouver la forme qui rend perceptible à notre public en même temps qu'aux publics étrangers (parfois fort attirés par notre « exotisme »)⁸ notre propre vision du monde.

On y retrouverait un matérialisme goguenard mâtiné de sensibilité à fleur de peau mais aussi l'imagination cocasse et surréalisante à la manière de CHAVÉE. MOCKEL nous caractérisait aussi par « l'intellectualisme critique » et la « sensibilité contenue ». Et il ajoutait « Par la plume comme le pinceau, les Flamands excellaient à *décrire* ce qu'ils avaient autour d'eux; nous préférions *rêver* sur ce que contiennent les choses... » (*Histoire d'une petite revue: la Wallonie*).

La sève du dialecte peut être nourricière car les parlers régionaux et leurs productions diverses (poésie, conte, fable, théâtre...) offrent parfois des modèles achevés.

Il faudrait inventer un dire enraciné mais universalisable. Ce qu'au XVI^e siècle la Pléiade fit pour le français de France, alors langue vulgaire, contre l'hégémonie culturelle du latin, il faudrait le faire, toutes proportions gardées, pour nos manières de parler et d'écrire le français en leur donnant droit de cité dans le monde francophone, à l'exemple du merveilleux essor québécois de la dernière décennie.

Ce qui suppose un travail commun, un rassemblement des savoirs, des expériences et des volontés plutôt que l'entretien des rivalités stériles. Le philologue universitaire rencontrerait le poète dialectal, ils apprendraient l'un par l'autre; l'écrivain consacré partagerait son expérience avec le débutant; les jeunes talents dialogueraient à propos de leurs aspirations et de leurs expériences... Chacun aurait pour devise la belle formule de Claire LEJEUNE: « Il importe aujourd'hui de favoriser l'esprit d'atelier dans un monde gouverné par l'esprit de chapelle. »

Le travail de la langue

Une des formes d'enracinement spécifique est le travail d'écriture. Les dialectes et leurs expressions littéraires — voir la récente anthologie publiée sous la direction du professeur Maurice

PIRON — constituent un terreau particulièrement précieux: richesse de l'imagerie, cocasserie des comparaisons, subtilités synonymiques, variété des procédés de qualification, métaphores issues de l'expérience ancestrale, logique populaire amusante, jeux de langue et d'esprit... Autant de ressources pour un parler régional français affirmé et particulier. Et je songe, entre autres, aux tentatives de Jean-Pierre VERHEGGEN. (Voir *Le degré Zorro de l'écriture*, Christian Bourgois, Paris, 1978).

Si nous goûtons parfois les saveurs du Québec, de la Suisse Romande ou de l'Afrique francophone, pourquoi leurs habitants n'apprécieraient-ils pas celles du terroir wallon?

On mesure d'autre part le danger des copies maladroites et retardées du snobisme parisien. Lorsqu'on vit dans le sillon industriel wallon ou dans la campagne ardennaise, comment tenter d'écrire à la manière du dernier salon en vogue?

En conservant l'architecture propre du français, la syntaxe qui est la colonne vertébrale de la langue, n'hésitons pas à l'enrichir de tournures originales, expressives et caractéristiques qui finiront, si elles sont utiles, par prendre place aux côtés de nos beaux « belgicismes » récemment admis, mais si longtemps refoulés, tels que « drève », « aubette », etc.

Une dynamique propre

On l'a dit et répété: nous sommes en terre de poésie. Les poètes pullulent et c'est très bien ainsi. Encore ne faudrait-il pas que chacun d'eux se prenne pour NORGE, VIVIER, THIRY ou MICHAUX, le plus déraciné de nos poètes!

Peu de romanciers atteignent aux dimensions internationales d'un DE COSTER, d'un PLISNIER, d'un HELLENS. Mais nos conteurs sont nombreux et féconds dans différents genres, notamment dans le fantastique (Marcel THIRY, Thomas OWEN, Alvert AYGUES-PARSE, Gabriel DEBLANDER...).

Il faut s'interroger pour comprendre pourquoi les grands essayistes sont rares⁹. N'aurions-nous pas la fibre philosophique? Peut-être que notre retard en matière d'information y est aussi pour quelque chose...

Le théâtre tente de se réveiller, d'exprimer l'urgence de l'actualité et le

drame de la Wallonie (Jean LOUVET), mais il demeure victime d'une crise générale et il attend encore son chef-d'œuvre purement wallon.

Alors que faire? Comprendre nos limites sans nous y résigner. Inventorier nos moyens. Essayer de ne pas couper les ailes à qui veut et peut s'envoler... Cela paraît simple et c'est très difficile. Surtout dans un contexte économique défavorable. Il y faut du courage, de la clairvoyance, de la détermination. Mais il faut d'abord prendre conscience de ce que promouvoir une dynamique propre de la culture, c'est important pour une communauté qui ne veut pas mourir!

Édition et diffusion

Avec cet immense et délicat problème, nous touchons au nœud de l'affaire (sans jeu de mots!) dans le contexte d'une économie de marché qui vend un livre comme une savonnette. Pour mener une politique culturelle, il faut des idées mais aussi du pétrole, c'est-à-dire une puissance économique.

Des éditeurs plus éclairés se montrent attentifs à notre production même régionaliste (J. Antoine, L. Musin, Labor, Duculot, Marabout, etc.) mais aucune politique d'ensemble n'est sérieusement élaborée ni menée pour éviter la concurrence stérile et surtout pour assurer une diffusion suffisante, y compris au niveau international.

Sauf à changer de régime, les lois du marché nous imposent de penser et de réaliser à l'échelle de la francophonie ou à publier simultanément dans plusieurs langues importantes de l'Europe. Ce qui suppose une politique judicieuse et efficace de la traduction.

Un système souple d'édition et de diffusion devrait offrir à chaque type d'œuvre les circuits adéquats. Ce qui ne pourrait résulter, comme le souhaitait d'ailleurs le IV^e Congrès Mondial de la F.I.P.F.¹⁰, que d'une concertation et d'une collaboration avec toute la francophonie.

Gardons-nous en effet de la tentation du repli sur nous-mêmes. Il équivaudrait à la mort par asphyxie. Dans le même ordre d'idées, la R.T.B.F. devrait intensifier encore sa collaboration avec nos milieux littéraires et artistiques.

C'est toute la vie culturelle communautaire qu'il faut relier, brasser, animer et par là multiplier et intensifier. Un écrivain peut rencontrer des élèves à l'école. Une exposition d'art peut se combiner avec une animation-débat, un récital de poèmes, une veillée littéraire, une dramatique de radio ou de télévision. De trop rares expériences prouvent que c'est possible et fécond.

L'écrivain du terroir peut le cas échéant se muer en guide de musée

occasionnel et le conservateur peut attirer le public dans son établissement en y faisant venir du théâtre ou des chanteurs. Ainsi les divers secteurs de la vie culturelle s'épauleront au lieu de se cloisonner, les divers publics apprendront à se connaître et à échanger, des collaborations inédites s'inventeront, assurant une véritable promotion des valeurs culturelles. Il y faut plus d'imagination que de moyens! Une économie pauvre nous accule à être inventifs ou moribonds...

Il nous manque des revues dynamiques au crédit international, carrefours bien vivants jouant des rôles analogues à celles d'autrefois, telles que *le Disque Vert* fondé par Franz HELLENS (1881-1972) ou *la Wallonie*, animée par Albert MOCKEL (1866-1945), qui fut un rendez-vous international du symbolisme tout en contribuant à la prise de conscience de l'entité culturelle wallonne.

Une politique culturelle éclairée

Nous avons vécu jusqu'à présent sans politique d'ensemble, aidant tant bien que mal, à la sauvegarde, les créateurs et disséminant de maigres subsides aux quatre vents.

L'aide la plus efficace n'est pas toujours l'argent, d'autant que pareille habitude tend à réduire l'écrivain au rôle de client ou de mendiant. Le mieux est de lui trouver un public et de lui donner les moyens institutionnels et techniques de le rencontrer.

Seule une action radicale repensant l'ensemble du problème et servie par des moyens appropriés peut nous sortir de l'ornière. Cela va d'une édition conçue comme un service public à un enrichissement des accords culturels internationaux.

Cela suppose une volonté politique éclairée, la collaboration de l'économie, le travail en commun des divers ministres concernés car la culture donne de l'emploi, attire du monde, crée des activités parallèles, s'exporte et sert d'image de marque à l'exportation de nos produits auprès des pays étrangers.

Une vue globale et approfondie tendue vers l'intérêt général par delà les clans et les habitudes, servie par une administration compétente et dynamisée étroitement reliée aux milieux créateurs, et une politique neuve faite d'imagination et de véritable cogestion pourraient épanouir toute la culture, potentiellement riche, de notre communauté.

Le plus difficile est peut-être de redonner aux masses anesthésiées par les pratiques vulgaires de la commer-

cialisation le goût de la recherche et de la découverte, l'appétit culturel véritable, la soif de réelle participation, l'enthousiasme créateur sans quoi nos arts s'étioleront dans un désert.

Mais alors nous sommes tout proches du changement de société...

Marcel VOISIN

¹ On aura reconnu Charles DE COSTER (1829-1879) dont on fête cette année le centenaire de la mort et son immortel «THYL ULENSPIEGEL» qui fait figure à l'échelle mondiale d'authentique héros populaire et dont le succès est attesté par le qualificatif «espégle». Consulter l'édition critique établie par Joseph HANSE.

² Songeons à Maurice MAETERLINCK (1862-1949), illustré par Claude DEBUSSY, Prix Nobel de Littérature en 1911 (le seul pour la Belgique jusqu'à présent!), à Émile VERHAEREN, Franz HELLENS, etc.

³ Un seul exemple; les deux auteurs dramatiques de format vraiment international sont Fernand CROMMELYNCK (1886-1970) et Michel de Ghelderode (1898-1962). Reconnaissons que jusqu'ici c'est surtout à Bruxelles qu'une vie théâtrale féconde a été menée. Les auteurs d'origine flamande et wallonne s'y rencontrent et s'y produisent: Georges SION, Charles BERTIN, Suzanne LILAR, Paul WILLEMS, etc.

⁴ Il s'agit en fait d'une mosaïque de régions, coutumes et parlers, outre le clivage linguistique entre le wallon Charleroi, Namur, Liège et le picard Mons, Tournai.

⁵ Ainsi du témoignage hesbignon d'Hubert KRAINS dans *Le Pain noir* (1904), du *Village gris* de Jean TOUSSEUL (1927) ou de la suite ardennaise des *Hameaux* d'Hubert JUIN.

⁶ Préface aux *Textes littéraires français de Belgique*, XIX^e, XX^e siècles, par J. De CALUWE, Hachette, 1974 Collection CHASSANG SENNINGER.

⁷ En témoigne *Les Littératures de langue française hors de France, Anthologie didactique*, éditée par la F.I.P.F. et coordonnée par le regretté Louis PHILIPPART, éd. DUCULOT, Gembloux, 1976.

⁸ Voir le succès à Paris de nos écrivains réputés flamands et que les Parisiens croient traduits à leur intention!

⁹ Georges POULET a ouvert ses ailes et poursuivi une brillante carrière à l'étranger. Arsène SOREIL est aussi poète, créateur, esthète. Mais nous sommes riches en grammairiens, philologues et linguistes (Servais ÉTIENNE, Albert HENRY, Maurice GREVISSE, Joseph HANSE, et tant d'autres!)

¹⁰ Les résolutions finales de ce congrès de la Fédération Internationale des Professeurs de Français qui s'est tenu à Bruxelles et Louvain-la-Neuve du 27 août au 1^{er} septembre 1978 sont très pressantes à cet égard. Voir le *Bulletin de la F.I.P.F.*, 1979.